

*L'Écume des jours et Louis Cyr*  
Des valeurs sûres (?) en programme double

David Rancourt

Number 170, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70490ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rancourt, D. (2013). Review of [*L'Écume des jours et Louis Cyr* : des valeurs sûres (?) en programme double]. *Québec français*, (170), 6–8.

# L'Écume des jours et Louis Cyr

Des valeurs sûres (?) en programme double

PAR DAVID RANCOURT\*

Un bon jour l'été dernier, il était possible au cinéma Le Clap de s'offrir successivement *L'Écume des jours* de Michel Gondry et *Louis Cyr : l'homme le plus fort du monde* de Daniel Roby. Un programme double, comme dans le bon vieux temps ! Et même encore mieux que dans le temps : cette fois-ci, on ne peut pas dire qu'une moitié du programme était de la série B tournée à la va-vite.

Les deux œuvres ici présentes, très différentes, sont en effet soignées. Ces deux films, on le sent, ont été considérés par leurs producteurs comme des valeurs sûres, susceptibles de séduire le public ou la critique. Que conclure de l'expérience ? Le puissant Louis Cyr a-t-il terrassé le chétif Boris Vian ?

## L'ÉCUME DES JOURS, L'IMPOSSIBLE FILM

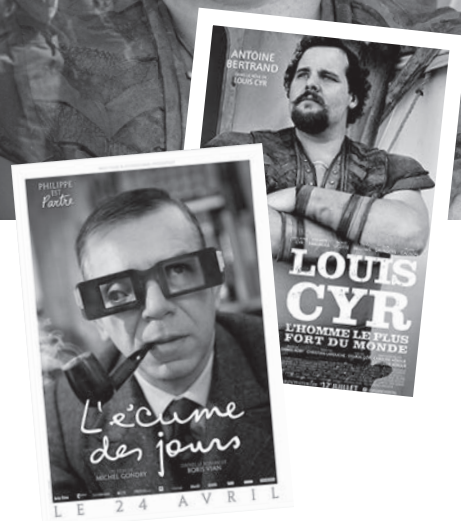
Adapter le classique de Boris Vian, sérieusement ? Comment transformer en film cet immense jeu sur le langage, où joies et drames sont tissés si serré, où la manière dont les choses sont dites est souvent si capitale ? Il est vrai que confier la tâche à Michel Gondry semblait génial : ses effets spéciaux bricolés ont quelque chose de pataphysique, et chez lui comme chez Vian la mélancolie se pointe. Bon, si les producteurs souhaitaient obtenir un blockbuster consensuel, c'est raté, car il aurait fallu sérieusement malmener le livre pour arriver à ce résultat. Mais est-ce tout de même une réussite ? Pas sûr.

*L'Écume des jours* est la belle histoire très triste de Chloé et Colin, qui tombent amoureux, se marient, et dont le bonheur se voit tailladé par la grave et poétique maladie de Chloé : un nénuphar lui pousse dans le poumon. Autour d'eux, la maison rapetissera, l'univers continuera d'être

déroutant, et leurs amis ne l'auront pas facile non plus.

Bizarre et épuisant, ce film. J'ai apprécié la première partie et décroché au milieu, mais la personne qui m'accompagnait a vécu une expérience contraire, commençant par l'irritation. On a pu au moins s'entendre sur un principe : à mi-parcours, c'est comme si le contrat avec le spectateur était rompu. Une première moitié exubérante de gaieté forcée, pleine d'idées bizarroïdes, réjouissantes, macabres et agaçantes, laisse place à une seconde moitié qui ralentit, qui perd sa gaieté, et où chaque touche d'humour tombe à plat avec fracas.

D'accord, cette cassure se produit à un endroit logique, soit à peu près quand arrive la maladie de Chloé. Et il y avait certainement dans le livre de Vian ce glissement vers le drame, mais c'était moins total ; l'humour gardait davantage sa puissance tout au long de l'œuvre, en devenant seulement plus



noir, plus horrible. À l'écran, le problème est peut-être simplement que le drame de la seconde moitié n'est pas assez fort pour rivaliser avec la joie foisonnante et malsaine du début.

Et cela est peut-être dû à la distribution des rôles. Romain Duris et Audrey Tautou sont (et paraissent) pas mal plus vieux que les personnages du livre. Il est bizarre qu'ils mènent une vie de jeunes de 20 ans. Pourtant, ça *pourrait* fonctionner quand même, l'univers étrange du film *pourrait* nous faire accepter une telle incohérence : avec ce mélange d'époques (quelque part entre les années 1940 et aujourd'hui, entre science-fiction rétro et présent vintage) et ces situations improbables, pourquoi pas des acteurs trop vieux ? Mais peut-être ce décalage empêche-t-il l'émotion de se rendre à nous, comme si c'était la jeunesse, son innocence, qui était dans le livre le vecteur de l'émotion.

Autre gros morceau du casting, le serviteur Nicolas est joué par Omar Sy, acteur vu récemment dans le succès *Intouchables*. Sy est tellement à l'aise, sa présence tellement écrasante et convaincante, qu'on a presque envie qu'il

nous emporte vers un autre film, avec une autre intrigue, où il serait le personnage principal. Ce n'est peut-être pas que l'acteur en fait trop, mais sa présence est ce qu'elle est. Elle crée un déséquilibre certain, et à côté de lui Tautou ou Duris semblent parfois absents, vaincus, spectateurs.

D'accord, cette adaptation cinématographique n'est certainement pas une trahison, et contient une foule d'éléments du livre. Dans l'univers du livre et du film, rien ne va de soi : on peut avoir la berlue à chaque ligne, à chaque plan. Mais dans le film, quelque chose ne « colle » pas. C'est comme si Gondry, même s'il a conservé une grande partie de l'atmosphère d'origine, avait perdu la voix de Boris Vian, comme s'il n'avait pas toujours réussi à retrouver, par des images et des sons, la couleur des mots.



Ainsi, adapter *L'Écume des jours* était peut-être vraiment impossible. Sur papier, elle peut être fascinante, l'idée de ce film, qui passe de la lumière à la noirceur, du trop-plein éparpillé à la rareté obsédante, comme dans une autodestruction. Mais le vrai drame qu'on y voit semble être celui d'un film qui ne réussit pas à être un long métrage.

**LOUIS CYR, LA LÉGENDE VRAIE**  
*Louis Cyr : l'homme le plus fort du monde* est une entreprise moins risquée, mais réussie, ça saute aux yeux. On peut résumer la chose en quelques mots : la vie de Louis Cyr, homme fort légendaire du Québec d'il y a cent ans, de sa jeunesse à sa mort. Peut-être que dans cette biographie à la formule éprouvée, rien n'est vraiment inattendu, sauf justement la force globale du film, soutenu à bout de bras par l'interprétation d'Antoine Bertrand. Un choix d'acteur étonnant, mais finalement idéal, car le vrai Louis Cyr n'avait pas lui non plus le physique d'un acrobate. Antoine Bertrand se révèle crédible à 17 ans autant qu'à 49. On lit dans son regard l'espoir et la timidité de la jeunesse, la fierté de l'âge mûr, puis la lassitude et les obsessions qui viennent avec les années. Il crée un être de chair et de sang, avec des qualités et des défauts, et on y croit.

Que l'acteur principal attire ainsi les regards, c'est bon signe. Louis Cyr est vraiment le pôle magnétique de *Louis Cyr*, toutes les composantes du film convergent vers l'homme. C'est son histoire qui nous intéresse, qui nous passionne, mais on soulignera tout de même la prestation pleine de chaleur de Rose-Maïté Erkoreka, dans le rôle de la femme de Cyr, une femme moderne et forte. La relation entre Cyr et son épouse est d'ailleurs empreinte

de naturel et demeure convaincante d'un bout à l'autre.

Au point de vue de la forme, difficile de dire si *Louis Cyr* garde les traces d'un budget petit ou moyen, mais il réussit à éviter certains écueils habituels des films historiques. Il y a par exemple l'inévitable palette décolorée, patinée, mais les exubérants costumes de scène compensent et contribuent à garder un peu de fantaisie colorée... Ce film au sujet hors norme a une forme et un scénario conventionnels, mais justement, un traitement trop décalé de cette matière incroyable aurait pu virer au numéro de cirque surréaliste ; cela aurait en tout cas donné un tout autre film. *Louis Cyr* a l'habileté d'utiliser la formule éprouvée du long métrage historique sans que ce soit irritant... à part peut-être pour la musique, qui signale avec trop d'insistance les moments d'émotions, dans la plus pure tradition de Hollywood.

La simplicité du scénario et la clarté des thèmes ont ici du bon et du mauvais. D'un côté, une bonne impression de cohérence se dégage, et l'histoire ne se disperse pas. De l'autre, la conclusion que nous, spectateurs, devrions tirer est parfois suggérée un peu trop clairement, ou même nous est dite mot à mot ; par exemple, nous sommes priés à quelques reprises de comprendre que Cyr représente le Québec, est un symbole de notre



épanouissement collectif. Reconnaissons aussi qu'Antoine Bertrand réussit à en faire beaucoup à partir d'éléments somme toute sommaires, car tous les actes de Cyr semblent motivés par les trois ou quatre mêmes idées : la force physique qui sort l'homme de la misère ; le complexe de l'analphabétisme ; l'amour de la famille ; l'obsession d'être reconnu comme le plus fort du monde.

Mais je ne suis pas sûr que cette soif infinie de reconnaissance de Cyr, qui causera en quelque sorte sa perte, est assez crédible : pourquoi prend-elle soudain ces dimensions incontrôlables ? Il manque quelque chose pour nous faire croire jusqu'au bout à cette évolution du personnage.



Soyons justes, *Louis Cyr* nous en donne pour notre argent et n'est pas construit que d'éléments prévisibles. Il y a d'abord le cri, le rugissement de l'homme fort quand il lève ses poids : c'est quelque chose que les photos jaunies ne nous disaient pas. Ces rugissements de Louis Cyr sont impressionnants, comme des cris primaux, comme le paroxysme de l'affirmation pour cet homme analphabète. Si le film finit par nous convaincre un peu que Cyr est un puissant symbole du Québec, c'est peut-être davantage par des cris que par des dialogues trop solennels.

Autre bonus offert par le film : une fascinante peinture du monde des hommes forts à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Exagérations, tricheries, trucages, straté-

gies... Alors que Cyr est présenté comme l'honnêteté même, comme celui qui ne truquait pas les photos et qui ne prétendait jamais lever de poids plus grand que la vérité, les autres supposés hercules sont dépeints comme des hommes de spectacle, excellents à convaincre leur public, moins à lever les haltères.

C'est captivant, car cela touche à un aspect sur lequel toute la lumière ne semble pas faite. Avant le générique final, un texte nous dit que plusieurs records de Cyr n'ont jamais été battus. C'est écrit sur fond noir, on semble donc être en dehors de la fiction, mais... Après les progrès gigantesques de l'entraînement depuis 120 ans, est-ce crédible ? Quand on pense à tous ces records olympiques précisé-

ment vérifiés et sans cesse améliorés ? Ce qui nous est demandé est un acte de foi.

Impossible en effet de savoir si Louis Cyr était un surhomme. Mais il est plus amusant de le croire, plus fascinant de penser qu'un Québécois des tréfonds des âges et qui ne s'entraînait jamais fait encore la barbe aux blancs-becs d'aujourd'hui. C'est tout de même paradoxal, car le film joue à fond la carte de l'honnêteté... sauf peut-être pour l'époque où Cyr et sa famille font une tournée de cirque : là, il y a probablement de l'exagération dans le chiffre des poids soulevés. Est-ce cela qu'il faut comprendre du regard éteint de Bertrand dans cette partie : Cyr aurait choisi, pendant un certain temps au moins, le *show* au lieu de la réalité ?

Bref, disons que toute cette histoire de records jamais battus s'inscrit dans la partie « romancée » du film. Mais ne perdons pas de temps en reproches. De toute manière, la vie du vrai Louis Cyr était elle-même incroyable, carrément arrangée avec le gars des vues. Cyr étant un être de légende, ce film a bien le droit d'explorer la légende autant que les faits.

#### ET LE VAINQUEUR EST...

On peut parier que *L'Écume des jours* et *Louis Cyr* ne s'affronteront jamais dans un gala ou un festival. Mais dans ce combat imaginaire, les deux avaient des armes pour réussir. D'un côté, un énorme classique littéraire, un réalisateur inventif et une distribution tout étoiles. De l'autre, un film historique au sujet musclé et au comédien chéri du public.

On peut croire que cette fois-ci, *Louis Cyr*, le film le plus « commercial » et le moins risqué, a gagné. Pas seulement, toutes proportions gardées, du côté du box-office, mais aussi pour ce qui concerne la réussite globale. Après *Louis Cyr*, on a l'impression d'avoir vu un vrai long métrage ; *L'Écume des jours* se perd dans les détails, devient un amas de détails.

La victoire n'est cependant pas totale. Si le but du cinéma est que le spectateur se sente bien après le film, *Louis Cyr* l'emporte aisément. Mais on sait au fond de nous qu'une partie de la souffrance éprouvée pendant *L'Écume des jours* vient de notre frustration devant l'absence de *happy end*. Peut-être ne voulons-nous pas vraiment qu'un film nous parle de souffrance jusqu'au bout.

Parlant de bonheur, *L'Écume des jours* n'est pas le plus heureux des deux films, mais c'est peut-être lui qui nous fournira l'image finale la plus apaisée, la plus émouvante : Duke Ellington, grave, seul, jouant du piano en solo pour nous consoler de tout. \*

\* Réviseur linguistique et cinéophile